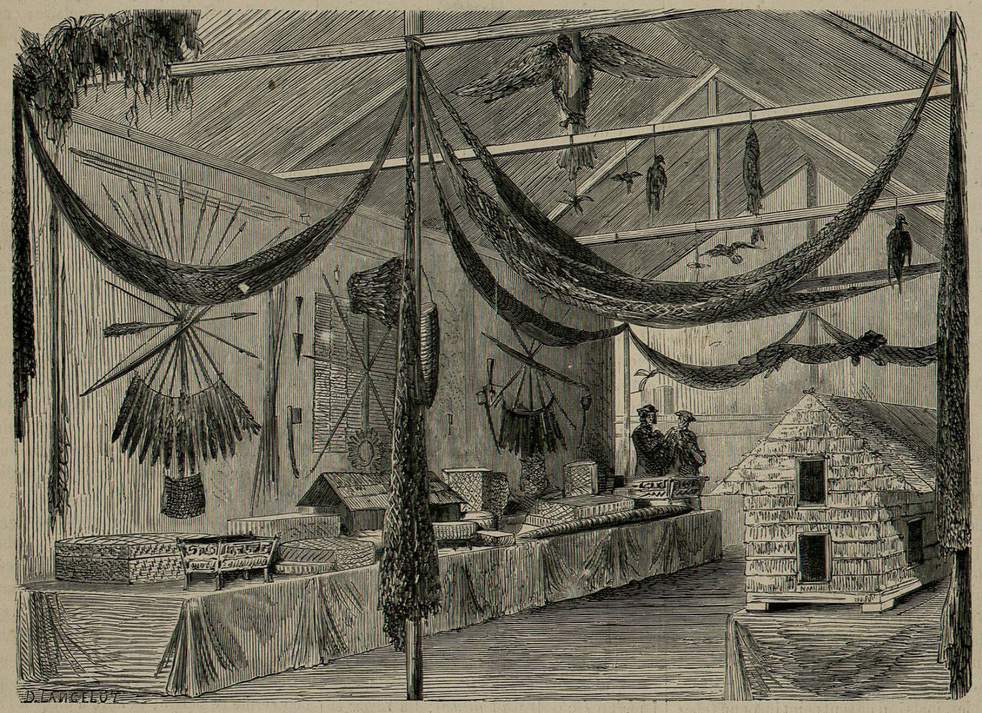
mier qui fournit le vin de Palme et dont les tissus ne craignent que l'humidité. Citons encore un autre palmier voisin qu'ils nomment *Ita*, puis le *Cucurit* ou *Koquerit*, et tous ces arbres leur fournissent des fils plus ou moins fins, plus ou moins délicats.

A l'œuvre donc, chercheurs! qui vous effrayez pour les besoins du peuple en voyant depuis si longtemps la fibre du coton se maintenir de plus en plus chère, à l'œuvre!... C'est à l'industrie de réparer les maux de la guerre, en découvrant les ressources cachées de la nature.

H. DE LA BLANCHÈRE.



EXPOSITION DE LA GUYANE ANGLAISE. — Dessin de M. Lancelot.

III

M. Froment-Meurice.

J'aime à rappeler les anciens et à les citer en toute occasion. Ce sont des maîtres toujours; mieux encore, ce sont des pères. C'est pourquoi leur enseignement ne saurait manquer d'aucune autorité.

Or, les anciens me semblent avoir vécu, plus que nous, près de la nature, et en avoir plus vivement exprimé les délicates beautés et les subtiles nuances. De là vient que leur art, de quelque manière qu'ils l'aient appliqué, est d'un goût si pur et à la fois d'un sentiment si vrai.

La Verité se cache même au fond de leurs fables, qui ne sont, à les bien comprendre, que les costumes divers, les travestissements toujours ingénieux et charmants de l'immuable et incorruptible déesse.

Mais je ne connais pas de fable plus riante à l'esprit et d'une observation plus profonde que celle des neuf Muses. Souvenez-vous de ces sœurs divines qui sont égales par l'âge et par la grâce, et qui se partagent sans rivalité jalouse les variétés du génie et du talent. Elles se donnent la main et rapprochent ainsi, dans une même chaîne harmonieuse, toutes les inspirations et toutes les gloires.

Admirable égalité, fraternité sublime où se rencontrent et se saluent sur les hauteurs Homère et Phidias, Sophocle et Apelles, Dante et Michel-Ange, Raphaël et Virgile, Shakspeare, Mozart, Benvenuto Cellini, — les poëtes, les savants, les artistes, tous ceux qui travaillent, à leur façon, à traduire et à refléter dans des œuvres vivantes quelque chose de ce que la nature et l'homme ont de plus beau, de plus noble, de plus pur!

Ces pensées me sont revenues, l'autre jour, à l'Exposition universelle. Je regardais des aiguières et des coupes, exposées par M. Froment-Meurice, et je me disais que là aussi on voyait la main habile et l'invention supérieure d'un savant, au sens où l'entendaient nos aïeux.

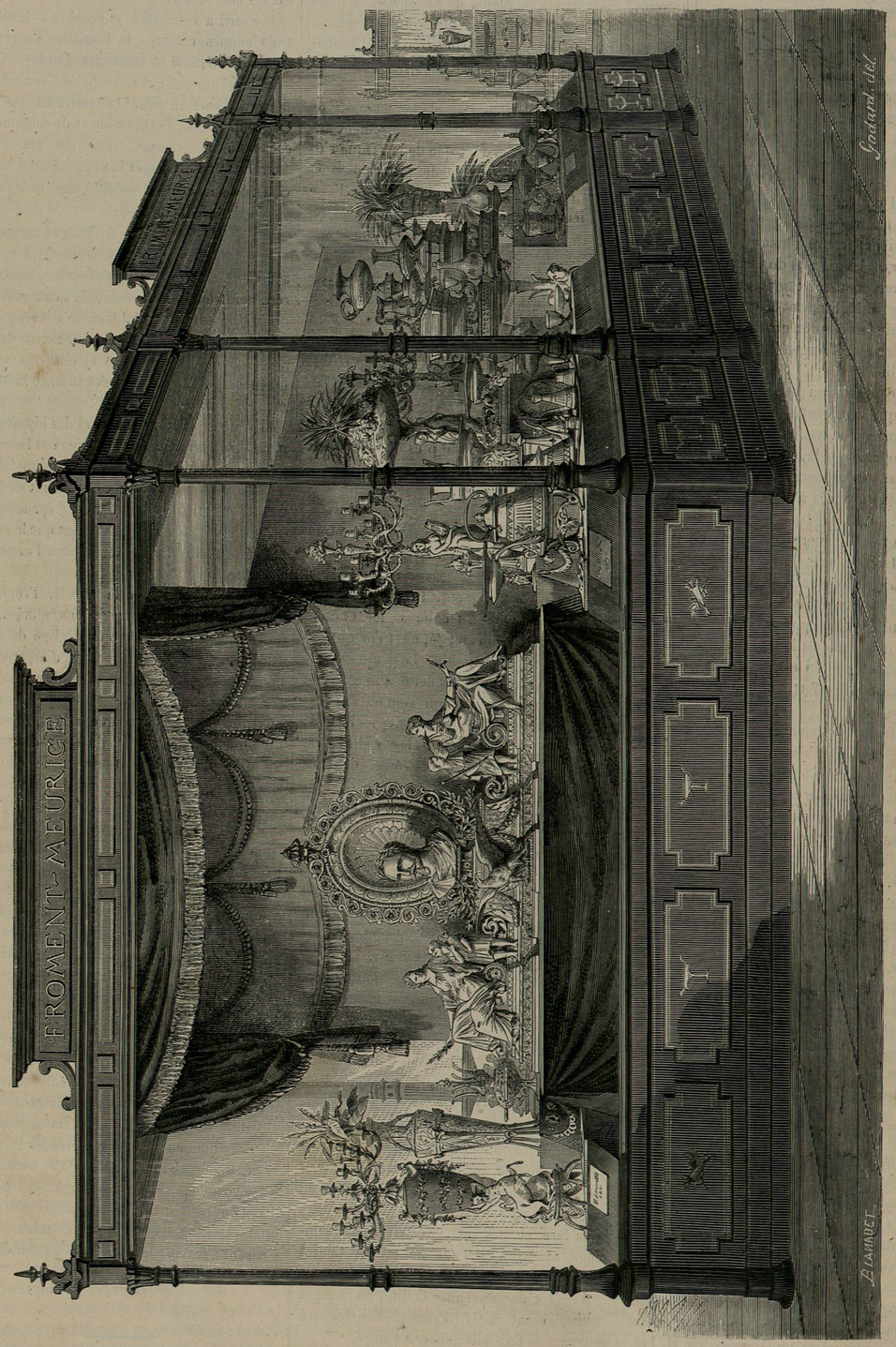
M. Froment-Meurice est l'héritier d'un nom illustre qu'il transmettra plus illustre encore à ses enfants. Ce n'est pas chez lui que les précieuses traditions s'altèrent ou se dissipent, et, en continuant la tâche paternelle, il s'est dit de bonne heure qu'il fallait que les grandes renommées, comme les bijoux et les parures de prix, fussent à jamais préservées de tout alliage.

M. Froment-Meurice, comme son père et comme tant de célèbres devanciers, qui leur traçaient d'avance le chemin qu'ils ont suivi, ne me paraît pas du tout être un *industriel*, mais un homme préoccupé sérieusement de son art, des progrès à accomplir, des mauvaises tendances à combattre et des bonnes impulsions à donner ou à faire naître.

Lui, il est un homme de style. Les perles, les pierres fines, les métaux prennent sous ses doigts je ne sais quelle éloquence véritable et qui parle aux yeux de qui sait lire le merveilleux langage de l'art. Les yeux mènent tout droit à l'âme.

Eh bien! telle amphore de M. Froment-Meurice, dans ses contours et dans ses lignes, dans son élégance ineffable, rappelle souvent un délicieux poëme. On la croirait habitée par un dieu, qui rayonne au travers.

Mais la qualité la plus originale, si l'on peut ainsi parler, de M. Froment-Meurice,



ORFÈVRERIE FRANÇAISE. — EXPOSITION DE M. FROMENT-MEURICE.

c'est le goût constant, le goût *quand même*, le sentiment exact des convenances, l'horreur de l'artificiel et du faux. A aucun moment il ne s'oublie et, pour arriver à un de ces effets qui plaisent, hélas! à tant de gens, il ne consent jamais à sacrifier rien de l'instinct si rare dont il est doué et qui lui fait saisir le juste et le vrai dans l'art aussi bien que le beau sans reproche.

Bref, il y a un critique sévère sous cet artiste; il y a cette conscience rigoureuse qui fait les maîtres en tout genre.

Aussi j'ai trouvé piquant et curieux, en parcourant les galeries du Champ de Mars, de comparer, non-seulement aux objets d'art exposés par M. Froment-Meurice, mais à notre orfévrerie française en général, l'orfévrerie et la joaillerie de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie.

Toute prétention nationale mise de côté, et quelque indulgent à autrui et modeste pour soi-même qu'on veuille bien se montrer, il faut convenir que là, comme en maintes branches d'autres industries, la France est on ne peut plus avancée à la tête des nations ses rivales.

Le massif, l'énorme, domine en Angleterre. Le bloc, tout d'or ou d'argent, représente des fortunes entières; mais, à moins que quelque artiste français n'ait présidé à l'œuvre et ne l'ait marquée de son inspiration et de son goût, cela est lourd, déplaisant et disgracieux et, ce qui est pire, disgracieux et déplaisant avec effort, ce semble, et avec recherche.

L'orfévrerie allemande est commune, triviale, et comme d'un travail bourgeois. Il y a quelques années à peine, les Prussiens paraissaient pratiquer seuls la taillerie des cristaux et des pierres dures, mais, grâce à M. Froment-Meurice, qui s'en est occupé, je crois, un des premiers en France, nous savons, nous aussi, tailler les cristaux; et avec quelle supériorité d'élégance et de goût!

Remarquez, par exemple, dans l'exposition de M. Froment-Maurice ce buste de l'Empereur, sculpté dans une aigue-marine et se détachant sur un fond de jaspe rouge parmi des clous de perles, et des étoiles de topazes, et bordé d'un rinceau à rosaces d'améthystes. La Guerre et la Paix, deux déesses, s'appuient sur des enfants et se tiennent des deux côtés du Souverain. Les nus sont de cristal de roche brun, les draperies sont d'argent.

Rien n'est plus riche assurément, mais dans ce luxe, tout est ménagé avec soin et placé à propos. La composition peut-être en est-elle un peu trop monumentale, et l'on y sent du premier coup le mélange du talent de l'architecte et de l'art de l'orfévre. Toutefois, l'harmonie de l'ensemble est réelle, et l'observateur reconnaît dans les moindres détails ce *toucher* délicat dont je parlais tout à l'heure, et qui reste le signe distinctif des œuvres entreprises ou dirigées par M. Froment-Meurice.

Ses compositions, à lui, sont charmantes, Sa fantaisie est pleine de ressources, d'idées et de combinaisons poétiques. Tantôt, comme dans la *Coupe* et les *Candélabres* de l'Empereur, un faune et une faunesse, supportent une admirable vasque de cristal de roche enguirlandée de violettes, et jouent avec de petits Amours qui voltigent allègrement au-dessus d'eux, pendant que de la vasque s'échappent et se répandent des touffes d'impériales épanouies; tantôt, comme autour d'une délicieuse aiguière, qui appartient à M. le duc de Montpensier, des émaux bleus et verts se déploient en branches frêles et s'ouvrent en fleurs mignonnes, tandis qu'un gentil serpent émaillé s'enroule sur l'anse du vase.

Tout cela est bien conçu, bien venu et merveilleusement approprié.

Cette *Aiguière* du duc de Montpensier est un miracle de délicatesse et, dans ses petites dimensions, elle vaut, à elle seule, bien des expositions plus tapageuses, par la raison même, ainsi que le disait près de moi, d'une façon assez pittoresque, un provincial de mes amis, « qu'une perle vaudra toujours mieux qu'une citrouille. »

M. Froment-Meurice a le don d'assouplir les métaux à toutes ses volontés. Il les moule, en quelque sorte, à sa pensée et les force à la reproduire docilement. Il les transforme et les anime de cent manières. Ici, l'argent coule en gouttes d'eau; là, c'est l'or qui s'étale en couronne de fleurs. Le génie de l'orfévre est pareil à la baguette d'une fée, et voilà encore que, selon son vœu ou son caprice, les métaux prennent toutes les formes, toutes les couleurs, toutes les séductions. Des anges, des femmes, des roses, des violettes, ce que l'imagination rêve de plus doux, ce que la nature offre de plus beau, il n'est rien qui ne jaillisse aussitôt du creuset ou qui ne prenne sous le marteau une forme, une attitude, une pose, un charme. Que dis-je? on y sent une âme, et l'œuvre achevée et parfaite n'est que le voile transparent qui s'adapte sur un idéal supérieur pour en faire ressortir la profondeur ou la grâce.

Vous n'avez pas oublié sans doute que ce regrettable Ponsard, qui nous a quittés si prématurément il y a quelques semaines, avait, malgré l'usage et en dépit du proverbe qui enseigne que *nul n'est prophète dans son pays*, inspiré la plus vive et la plus durable admiration à ses compatriotes de Vienne. Toute fière de son poëte, cette ville maternelle voulut un jour lui donner un témoignage solennel de sa sympathie. On résolut donc de lui offrir une *coupe*, comme les Anciens en offraient aussi aux poëtes vainqueurs dans les luttes de la lyre et des vers. — Mais quel dommage, se disait-on, que Benvenuto Cellini soit mort depuis longtemps!

A défaut de Benvenuto Cellini, on songea naturellement à M. Froment-Meurice. Le souvenir de l'un fait penser à l'autre.

Quoi qu'il en soit, M. Froment-Meurice se mit au travail, et la coupe sortie de ses mains est un chef-d'œuvre.

Ponsard a ressuscité et porté au théâtre trois femmes célèbres, la Romaine Lucrèce, Agnès de Méranie et Charlotte Corday. Ces trois héroïnes élèvent chacune une couronne de laurier comme pour la tendre au poëte. Le groupe, varié d'expression et de costumes, est tout à fait gracieux. C'est sur ces trois couronnes qu'est posée la coupe dont l'intérieur, très-richement émaillé, est orné des armes de la ville de Vienne.

Pauvre poëte, sitôt parti! Mais sa mémoire durera, ses vers vivront, et la postérité, après avoir lu *Charlotte Corday* et *Lucrèce*, ne laissera point d'admirer ensuite le beau présent de la ville de Vienne à l'homme illustre qui fut son enfant; et l'on se transmettra aussi d'âge en âge, cette coupe si poétique et si touchante, qu'a composée et produite M. Froment-Meurice.

Il y a des joailliers encore et des bijoutiers, mais les orfévres, comme les dieux et les rois, s'en vont et disparaissent. Cependant il en reste quelques-uns, dignes vraiment de ces nobles et patients ouvriers qui, méprisant les procédés vulgaires, ne travaillent que le marteau à la main. Le marteau, c'est l'arme de l'orfévre.

Faut-il dire après cela que M. Froment-Meurice, fidèle aux traditions glorieuses, nous l'avons vu, n'a point négligé de produire des statues et des bustes d'argent repoussé, qui pourraient, sans désavantage, être mis en regard de bien des modèles de nos musées. Je n'en sais guère de plus remarquable que cette statuette de *Nymphe*, d'après un marbre du dix-huitième siècle et cette statuette de *Bacchante* d'après M. Solon.

Deux amphores « faites au marteau, d'une seule plaque d'argent », et ornées de dessins d'émail noir, attirent de même et retiennent longtemps les connaisseurs et les artistes.

Toutes les Muses sont sœurs, ai-je dit en commençant. Eh bien! je le répète, une Muse a passé par là, et le rayon éclaire toutes ces œuvres d'un artiste de talent, de savoir et d'un bon goût toujours présent. Tout ce qui sort des mains de M. Froment-Meurice vivra et aura une part de gloire.

Et tenez, voyez cette éblouissante coquille de diamants, une couronne de reine ou de sultane favorite! Que d'art encore dans ces feuilles de roseau formées de diamants verts et dans cette gerbe de fleurs où se marient d'autres diamants des plus rares, et les plus variés de nuances et de reflets! Ces narcisses, ces cyclamens, ces primevères, ces passiflores rappellent aux yeux éblouis ces bouquets célestes de petites étoiles dont les rayons s'irisent à travers le nuage et s'y peignent de mille couleurs.

OCTAVE LACROIX.

IV

Beaux-Arts. — M. Ussi.

ABDICATION DE GAULTIER DE BRIENNE, DUC D'ATHÈNES.

Au commencement du treizième siècle, à la suite de la prise de Constantinople par les Croisés, la ville d'Athènes avait été érigée en duché. Concédé à la maison française de la Roche, ce duché passa bientôt dans celle de Brienne. Mais les grandes compagnies catalanes ne tardèrent pas à vouloir en faire la conquête. Célèbres par leur bravoure, originaires d'Espagne, ces bandes étaient alors au service de Robert, roi de Sicile et de Naples. Elles dominaient sur la Méditerranée, et, composées de Siciliens, de Catalans, d'Aragonais et d'Almogavares, nom qu'on donnait aux Occidentaux, elles avaient pris l'habitude de mépriser le danger en combattant sans relâche les Sarrasins qui n'avaient point d'adversaires plus redoutables.

Or, Gauthier de Brienne, cinquième du nom, régnait sur l'Attique en 1310 au temps où les Catalans envahirent le pays. Il courut les combattre. C'est près de l'antre de Trophronius, fameux par l'oracle qui s'y rendait jadis, quand florissaient encore les dieux de la Grèce, non loin du lac de Copaïs, que le choc eut lieu. Il fut terrible; le duc périt les armes à la main, et l'Acropole, le Pnyx et les Propylées reçurent les Catalans victorieux.

Le duché d'Athènes perdu, la veuve de Gaultier V, Jeanne de Châtillon, et leur jeune fils, vinrent se réfugier auprès de Robert, roi de Sicile, celui-là même qui avait les Catalans à sa solde.

Quoi qu'il en soit, le jeune Gaultier de Brienne fut élevé à la cour de Robert, et celui-ci l'envoya en 1326 à Florence, en qualité de vicaire du duc de Calabre. Pendant les deux mois qu'il remplit cette charge, il sut se faire de nombreux partisans, parmi les Florentins. Il avait l'esprit fin, délié, hardi, prompt à prendre une décision; une grande générosité tempérait ce que son caractère offrait peut-être de trop hautain, et l'air de vaillance et de noble franchise répandu sur son visage était bien propre à lui concilier de réelles sympathies. Aussi plus tard, un jour de danger national, on se souvint de lui. Les Pisans assiégeaient les soldats de Florence renfermés dans Lucques, et manifestaient l'intention, cette ville prise, de poursuivre leurs avantages jusqu'au cœur même de la république rivale. Dans ce moment, Malatesta de Rimini était pourvu du commandement militaire de Florence; mais il n'avait pas la confiance du plus grand nombre. De sorte que, le danger pressant, on se hâta d'appeler Gaultier de Brienne que de récents exploits, en France, contre les Anglais, avaient achevé de rendre populaire.

Arrivé à Florence dans les premiers jours de juin 1341, Gaultier se trouva investi d'une autorité sans bornes. Une telle situation, par malheur, était fort au-dessus de son esprit, de son jugement. En effet, il se méprit sur le caractère et la durée de son rôle et ne sut point se contenter d'une puissance qui, naturellement, devait finir avec la circonstance qui la lui avait fait accorder. Non, aveuglé par l'ambition, pressé par des conseils perfides, il résolut de remplacer le duché d'Athènes qui ne lui avait jamais procuré que l'avantage d'un vain titre, par la seigneurie de Florence, bien autrement productive, à quoi il réussit, en flattant la noblesse et le petit peuple, qu'il sut adroitement opposer à la puissante bourgeoisie des Arts-Majeurs. Alors s'étant installé au Palais-Vieux, il en fit augmenter les moyens de défense, désarma les citoyens, et ordonna de placer partout sa bannière, au-dessus des gonfanons de l'État. Principalement, il accabla le peuple d'impôts qui allaient s'engloutir dans les folles dépenses de la cour, soldaient les désordres effrénés et croissants du duc, ou bien servaient, humiliation profonde, à acheter des Pisans une paix que tout commandait d'imposer par la victoire.

Cependant une tyrannie aussi cupide, ces scandaleuses débauches ne devaient point durer longtemps. Grandes avaient été les illusions de Florence, grande en proportion fut sa colère. Exaspérée par tant de vexations, le 26 juillet 1343, jour de la Sainte-Anne, la ville se lève en masse, et les citoyens de toutes classes, peuple, nobles, bourgeois, prennent les armes. Un instant Gaultier prétend résister; mais c'est à peine s'il trouve quelques défenseurs sortis de la basse populace. Son palais est forcé, envahi; son fils massacré et lui-même pour garantir sa vie, pour assurer celle des rares partisans qui lui restent, de Français attachés à sa fortune, compagnons de ses désordres, il abdique solennellement tout pouvoir et sort de la ville suivi de la haine et des malédictions d'un peuple qui lui avait confié sa fortune, son honneur, son salut, et dont, par une aberration étrange, il avait seulement aggravé les misères.

Rentré en France, Gaultier de Brienne aida le roi Jean dans la guerre qu'il soutenait contre les Anglais. Il fut nommé connétable le 6 mai 1356, et se fit tuer auprès de son maître le 19 septembre suivant à la funeste bataille de Poitiers.

M. Ussi, peintre de Florence, a rencontré dans la scène de l'abdication de Gaultier de Brienne le sujet d'une toile importante. Le lecteur en a la composition sous les yeux; sans voir l'œuvre originale, il peut donc juger de la disposition des groupes, de l'agencement de l'ensemble. Il trouvera sans doute que les attitudes pour la plupart ne sont point exemptes de lourdeur, et que plus d'élan, d'aisance, de chaleur dans les gestes, d'accent dans les expressions n'eussent rien gâté. Mais il reconnaîtra aussi que le sujet est bien présenté et s'explique aisément. Qu'on en soit assuré, l'ordonnance d'une machine aussi compliquée n'est pas chose commode. Quant à l'exécution, elle semble, elle aussi, très-froide et dénuée d'abandon. Cependant elle a du mérite et témoigne de patientes et laborieuses études.

Ce qu'on peut dire, c'est que M. Ussi s'est trompé sur les ressources de son talent, car le sujet d'un tel tableau réclamait impérieusement les qualités qui manquent à l'artiste. S'exerçant sur une donnée calme et simple, le peintre doit réussir dans une très-honorable mesure. Il a une façon de procéder qui ne laisse point de doutes à cet égard. Mais aux prises avec les conditions violentes du drame, l'instrument dont il dispose est fatalement insuffisant. Que voulez-vous? On n'est pas maître de son tempérament, et si l'on ne sait peindre qu'avec scrupule et méthode, ce qui, après tout, venant à point, est digne d'éloges, on n'est guère en état de fixer sur la toile une foule hurlante et furieuse, des tournures franchement énergiques, exagérées par l'action, des expressions joviales et sanguinaires en même temps, des accoutrements féroces, la terreur, le désordre, le tumulte. En un mot pour mettre en tableau l'abdication de Gaultier de Brienne, la manière froide et compassée de Delaroche, n'était pas à suivre; c'est de la fougue, de la passion, de l'âme de Delacroix qu'il eût fallu s'inspirer.

OLIVIER MERSON.

V

GROUPE II. — CLASSE 4.

Appareils photographiques.

Les constructeurs d'appareils photographiques tendent de plus en plus à réaliser deux sortes de perfectionnements, qui consistent d'une part à réduire le matériel des appareils de voyage, d'autre part à supprimer la main de l'homme partout où l'on peut, à son adresse, substituer la rectitude automatique de la mécanique aidée par l'électricité.

Au milieu des produits divers qui se trouvent dans les vitrines de MM. Geymet et Alker, nous avons remarqué deux innovations aussi importantes qu'ingénieuses. C'est d'abord une jumelle en apparence absolument semblable à celles dont on se sert dans les salles de spectacle.

Seulement si, avec la jumelle dont M. Octave Nicour est l'inventeur, et dont MM. Geymet et Alker sont les seuls constructeurs,